

HENRI MICHAUX

Chemins  
cherchés  
Chemins perdus  
Transgressions

*nrf*

GALLIMARD









I

*Les ravagés*

*Se montrant, ils se cachent.  
Se cachant, ils se montrent.*



**Pages venues en considérant des peintures d'aliénés, hommes et femmes en difficulté qui ne purent surmonter l'insurmontable. Internés la plupart. Avec leur problème secret, diffus, cent fois découvert, caché pourtant, ils livrent avant tout et d'emblée leur énorme, indicible malaise.**



Celui qui de l'atteinte des « entourants » tient à être préservé, se garde à présent par un volumineux corps irrenversable de grand quadrupède, en lequel il s'est animalement mué. Une queue léonine s'achevant en griffes, capable aussi de fouetter, se trouve à demi ramenée vers l'avant, prête, décidée.

Dispositif de défense en place, il attend. Dans la constance, dans la méfiance.

Un malaise profondément situé n'empêche pas une sécurité assise sur des idées inébranlablement implantées.

Bloc de silence qui ne se laisse pas pénétrer, qui ne laisse rien pénétrer.

Sphinx qui ne répond pas à vos questions, qui sans bouger, muettement, pose *ses* questions, les plus graves d'entre les questions. De face, et toujours les mêmes.

Appuyé de tout son long sur sa base considérable, en possession du savoir de l'Indicible, le sphinx à l'œil d'homme garde sa pose qui ne doit plus être dérangée.

Renversé, lézardé, morcelé, toute appartenance humaine oubliée, c'est seulement comme un sol que celui-ci maintenant se perçoit, sol indéfiniment déchiqueté, aux croulantes mottes anonymes, dressées-déjetées, qui n'est même plus un terrain, mais les vagues d'une mer démontée, d'une mer de terre en désordre, qui jamais plus ne se reposera.

Sous cette forme informe, qui le prive de lui, il survit, empêché de se reprendre. Incessant écroulement.

Fragments indéfiniment; fragments, failles, fissures. Épave oblique.

La vague, la double, la triple vague, la vague, droit devant soi, qui se soulève, occupant démesurément l'espace, porte des yeux en ses lents tourbillons.

Majestueusement roulant et se déroulant, sans fin venant sur lui, elle apporte, emporte, rapporte des yeux, de vastes yeux aux regards de reproche, de ressentiment.

En suspens dans la houle montante, ils ne le lâchent pas, ne voient que lui, ne sont là que pour lui, des yeux qui veulent le mal, des yeux pleins de furie, sur les vagues toujours revenant, à l'énergie géante.

Sur une plaine liquide d'une vaste étendue, dans une pirogue, colossale, pondéreuse, protestante, venue du Nord, il se tient, raide et seul, seul comme on peut l'être lorsqu'on n'est pas dans la voie du salut, lorsque dans la zone noire, on a forcé le passage interdit. Autour, l'eau : absolument tranquille, ni animée ni aimée, une eau lourde.

Sur ce plan horizontal où pénible est la progression, comme s'il se trouvait sur une pente à remonter, l'homme du retrait, ermite d'« Absolu », ne montre que son dos, droit comme un mur.

Le sérieux de l'Idée unique l'habite. Un sérieux contre tous. Certitude entre tous. Une mélancolie pourtant, une détresse de fin de monde, une fatalité irréversible habitent le paysage froid où passe celui qui tellement se trompe sur lui-même.

La lourde pirogue monoxyle va s'enfonçant lentement dans l'espace mort.

Ciel bas. Oiseaux à une seule aile. Arbre sans branches.

Têtes qui ont passé par quelque chose d'aussi grave que la mort, qui n'ont pu se sauver sinon pauvrement.

Têtes du passé, qui savent la nuit de la vie, le Secret, l'Innommable horrible sur quoi l'être s'est appuyé.

En lutte contre le flou, masses qui vainement essaient de se refaire, luttant contre le pâteux qui envahit.

Têtes atteintes profondément, qui n'ont plus confiance, qui se souviennent.

Une d'elles gravement défoncée, aux larges yeux, semblables pour la fixité à ceux d'un poisson, les muscles oculomoteurs comme bloqués de façon à ne plus jamais pouvoir regarder que de face, face aux autres, face, comme le défi fait face.

Un nez géant, débordant, déporté, de travers, tordu, de la base au sommet tordu, semble presque de profil.

Par-dessus, inaltérés par la torsion, qui devrait être pénible (comme l'anneau dans les naseaux des

taureaux domestiqués) et, même être proprement épouvantable, les yeux impavides – magistrale discordance, signature de son mal – font comme si de rien n'était; dans cet impossible contraire, si contrariant, ils continuent, ils maintiennent.

L'habitant de la face en désordre n'abandonne pas.

Demeure aux fenêtres aveugles.

L'ombre est dedans, monumentale. Habitée, lourde, luxurieuse. Rondeurs, ampleurs. La fumée femelle se condense. Instables ensuite. Insatiables rongeurs ensuite. Marguerites de crânes.

Regrets? Remords? Misère? Entêtement?

Le Palais profané garde une vache.

La fille, sa virginité perdue, et sur qui brame un cerf, sans résistance l'emporte, avec sa couche et tout, un caïman gigantesque qui bientôt plonge et s'enfonce dans les eaux.

Des fleurs tombent, des fruits sont arrachés, des racines terreuses remontent à la surface. Ainsi est remémoré le viol d'il y a longtemps, à jamais insupportable.

Dans la pauvreté des hardes, dans l'indigence du grabat, dans le mourant coloris des fleurs, dans la petitesse des mains, dans les torsions grimaçantes de la robe emportée, dans le grouillement derrière elle de tourbillons excessifs, la malignité des forces adverses *parle*.

Penchées dessus, faussement débonnaires, des figures étrangères, têtes aux colliers de limaces ou de larves, faces d'êtres distants, qui n'offrent aucun appui, immuables, hypocrites masques sociaux. A gauche, en bas, une fois encore le crocodile avec la victime s'enfonce sous les eaux.

Munie de la bille de verre (laquelle ne change pas), la tête à l'œil unique, la tête faible mais têtue, qui ne se laissera pas conduire, qui ne se laissera pas séduire, tête enflée du « quant-à-soi », est aussi celle qui, coupée de tout et hors du rang se tient, se maintient à une hauteur insolite.

Éternelle quasi.

A part, posée sur un rameau petit, insuffisant, mais qu'elle a voulu qui lui suffise, elle considère l'horizon plutôt que le sol, si fâcheusement quitté pour des hauteurs sans base, sans avenir, sans plus pouvoir être quittées... et en somme pas bien grandes.

Elle est arrivée.

Un éventail s'ouvre en la tête faible, qui se croit forte, un éventail, comme qui dirait un paon. Et c'est bien cela, un paon, qui inutilement, inefficacement fait la roue.

Des sortes de rats — ou de tous petits hommes à quatre pattes — courent au sol. Elle est au-dessus de cette engeance.

La zone, où est venu s'arrêter ce trois-mâts encalminé, merveilleusement, totalement blanc, si blanc que c'est fou d'être aussi blanc, est immense et déserte.

N'importe le vent ou l'absence de vent ou la menace de vent, le trois-mâts qui ne veut pas changer ne dégrée pas. Grêle, mais qui ne se rend pas, surtout pas à l'évidence, surtout pas à celle des variations du réel, le voici qui, à force de ne pas se rendre, a abouti dans un espace où plus rien ne bouge, où c'est depuis longtemps la mort de toute brise. Et pas de retour en arrière possible.

N'y a-t-il plus rien d'autre, ni personne nulle part? Si. Au loin quelques plis soulevés de la multiforme étoffe des cinq mondes montrent, serrées, en rang, à l'affût, les faces équivoques des « autres ».

Menaçantes? Envieuses? Plutôt hors de portée, toutes précautions prises.

Dans le calme absolu, où pas une risée, jamais, ne

**passé, le trois-mâts vierge, qui ne cargue pas ses voiles immaculées, demeure préservé des souillures sous un irréprochable ciel de glace.**



*nrf*



9 782070 279067



82-I A 27906

ISBN 2-07-027906-5

Extrait de la publication